

Un film de Mario Monicelli

*"Un chef-d'oeuvre inédit depuis 50 ans
préfigurant les meilleures comédies de Blake Edwards"*



Larmes de joie

Risate di gioia

Anna Magnani Totò Ben Gazzara

Scénario de Suso Cecchi d'Amico - Age - Scarpelli - Mario Monicelli d'après Alberto Moravia

« Une comédie mélancolique, élégante et raffinée qui renvoie aux meilleurs Blake Edwards. »

Gioia Fabbricotti surnommée Tortorella, une figurante de Cinecittà qui, pour gagner sa vie, s'échine dans de petits rôles en rêvant de devenir une diva, refuse pour le réveillon de fin d'année la compagnie d'Umberto Pennazuto, un ancien acteur surnommé Infortunio pour sa capacité à provoquer de faux accidents et à escroquer les assurances. Infortunio a promis à son ami Lello, un pickpocket, de l'aider pendant la nuit de la Saint Sylvestre pour tenter quelques coups. Les trois personnages se rencontrent par hasard et Tortorella – qui a été abandonnée par les amis avec qui elle devait réveillonner – oblige les deux hommes à l'accompagner à un bal masqué.

FICHE TECHNIQUE

RÉALISATION

MARIO MONICELLI

SCÉNARIO

SUSO CECCHI D'AMICO

AGENORE INCROCCI

MARIO MONICELLI

FURIO SCARPELLI

d'après deux récits

d'**ALBERTO MORAVIA**

Risate di Gioia et *Ladri in chiesa*

PHOTOGRAPHIE

LEONIDA BARBONI

MUSIQUE

LELIO LUTTAZZI

MONTAGE

ADRIANA NOVELLI

SON

MARIO MESSINA

PRODUCTION

TITANUS



INTERPRÉTATION

GIOIA

ANNA MAGNANI

UMBERTO PENNAZZUTO

TOTO

LELLO

BEN GAZZARA

L'AMÉRICAIN

FRED CLARK

MILENA

EDY VESSEL

MIMI

GINA ROVERE

L'AMI DE MILENA

TONI UCCI

Larmes de joie (*Risate di gioia*)

ITALIE - 1h46 - 1960

COPIES NEUVES 35MM ET DCP

INÉDIT EN FRANCE DEPUIS 50 ANS

SORTIE LE 3 AVRIL 2013

PRESSE

Etienne Lerbret et Anaïs Lelong

Tel. : 01 53 75 17 07

etiennelerbret@orange.fr

Le contexte

Entre deux œuvres qui figurent parmi ses entreprises les plus ambitieuses, *La Grande Guerra* en 1959 et *I compagni* en 1963, Monicelli tourne deux films a priori mineurs, *Risate di gioia* en 1960 et l'épisode «*Renzo e Luciana*» de *Boccaccio '70* en 1961 (ce récit ne figurait pas dans la version présentée à Cannes ce qui provoqua un mini scandale). En fait, à mieux y regarder, ce sont deux œuvres importantes, la première pour la subtilité et la drôlerie de son sujet, la seconde par la profondeur de son propos. Comme souvent dans les films de ces années, le point de départ de *Larmes de joie* est littéraire : deux nouvelles d'Alberto Moravia, *Risate di gioia* et *Ladri in chiesa*. Quant au scénario, auquel Monicelli apporte la dernière touche, il est écrit par Suso Cecchi D'Amico qui avait déjà collaboré à d'autres films du cinéaste.

A l'époque, malgré une distribution exceptionnelle et un récit aux nombreux rebondissements, le film reçoit un accueil mitigé. Monicelli lui-même n'était pas totalement convaincu par la justesse de l'entreprise, pensant notamment que l'on pouvait utiliser Anna Magnani et Totò de manière différente :

« Je pensais que le couple n'était pas bien assorti, parce qu'ils avaient tous les deux une forte personnalité et qu'ils tenteraient de prendre le dessus l'un sur l'autre. »

En fait, il n'en fut rien. Comme le rappelle la compagne de Totò, Franca Faldini :

« Quand on lui proposa *Risate di gioia*, Totò fut très heureux. Il rêvait depuis des années de travailler à nouveau avec Monicelli. Parfois, il considérait qu'il était snobé par le cinéaste, il se demandait pourquoi et il en souffrait. En plus, dans le film, il y avait Anna Magnani, pour qui il avait un véritable culte, comme actrice et comme femme... Pendant la guerre, ils avaient joué ensemble dans des revues extraordinaires et quand ils se rencontraient – toujours occasionnellement, car dans le privé ils fréquentaient des amis différents –, il y avait des embrassades, des émotions sincères, des marques d'affection, et un tas de souvenirs. »

Ainsi, le film réunit à nouveau un couple célèbre – Totò et Anna Magnani – qui avait porté sur toutes les scènes d'Italie des revues légendaires acclamées par le public. Dans ces revues, « la » Magnani donnait la réplique avec toute sa gouaille romaine à la marionnette napolitaine qu'était Totò : un cocktail exceptionnel que Monicelli relance sur l'écran pour une odyssée nocturne – la nuit de la Saint Sylvestre – entre une figurante de Cinecittà et un vieil acteur de music-hall. Troisième personnage de cette nuit insolite, Ben Gazzara qui joue le rôle du voleur Lello. L'acteur emblématique de John Cassavetes tient là son premier rôle en Italie, pays où – comme beaucoup d'acteurs étrangers – il reviendra souvent pour des films dirigés par Marco Ferreri, Pasquale Festa Campanile, Alberto Bevilacqua, Giuseppe Tornatore, Valentino Orsini, Giuliano Montaldo... Gazzara se souvient : « Anna Magnani et Totò formaient un couple inimitable, unique. Ils improvisaient de manière si spontanée, si créative, qu'ils faisaient revivre *la commedia dell'arte*. »

En homme intelligent, fin connaisseur des goûts du public, Monicelli s'interrogeait sur le succès du film et le pensait peu adapté à son époque :

« *Larmes de joie* fut un fiasco car, tout en étant un beau film, c'était un peu démodé. Son histoire, celle d'une femme qui la veille du jour de l'an se trouve rejetée par tous, le faisait ressembler un petit peu aux vieux films américains des années quarante, style William Powell et Frank Capra. »

Monicelli ajoutait, pensant à d'éventuelles reprises du film et ignorant bien sur que le film n'arriverait que cinquante trois ans plus tard dans la distribution française :

« J'aimerais bien voir *Risate di gioia* distribué une seconde fois pour découvrir quel genre d'accueil le public d'aujourd'hui lui réserverait. »

Montré au récent festival de La Rochelle, *Larmes de joie* a connu un accueil triomphal !

La richesse d'un film méconnu

Lors de sa sortie en Italie en octobre 1960, le film est accueilli de manière contrastée : louanges et réserves se partagent les pages des journaux. Souvent le film est comparé au *Pigeon*.

Vingt cinq ans plus tard, dans son livre consacré à Mario Monicelli (*Il castoro cinema*, 1986), Stefano Della Casa – un des meilleurs connaisseurs du cinéma populaire italien – propose une analyse précise du film et en souligne la richesse :

« L'histoire d'une nuit romaine d'aventures qui se termine par une aube grise est clairement inspirée de films comme *Il bidone* ou surtout *La dolce vita*. Il y a l'Américain ivre, les courses en voiture dans les rues de la capitale, la fête privée pour les aristocrates étrangers et celle plus populaire où il suffit de payer pour pouvoir y participer. La trouvaille de Monicelli est celle de choisir comme protagonistes deux personnages hors du temps, deux déclassés



qui cherchent à s'adapter au climat du bien être mais qui demeurent liés à des valeurs désormais dépassées. Le récit que Tortorella et Infortunio improvisent face à la foule chahuteuse de la boîte de nuit (un des plus beaux jamais réalisés par Totò qui, désormais vieux, semble vouloir se souvenir de son passé dans le music-hall) est une espèce d'affirmation de «différence» : à l'imbécillité du présentateur et à la pauvreté des numéros de variétés, ils savent opposer, lui et sa partenaire, un numéro de grande classe (qui, à l'évidence, se noie dans l'anxiété de s'amuser de l'assistance). Même la séquence finale – le psychodrame de la Magnani qui se feint miraculée avec Totò qui joue les faire valoir – a quelque chose de plus que la simple et maladroite application à la vie de la scène que la Magnani a interprété à Cinecittà au début du film, réjouissante satire des films mythologiques à succès, avec un metteur en scène qui évoque un peu Blasetti, un peu Bragaglia, un peu le metteur en scène des romans photos du *Sciccio bianco* : les deux comédiens ont recours à une tradition populaire à laquelle plus personne ne croit. »

Laissons à Fabrizio Borghini, dans son livre sur Monicelli, le mot de la fin : « Infortunio, Lello et Tortorella sont trois représentants exemplaires de cette galerie de marginaux qui, déjà dans *Le Pigeon*, a élevé en système de vie l'art de la débrouille, même si le ton de *Larmes de joie* est plus amer. Le film souligne le caractère de la femme : celle-ci, bien que défaite et humiliée dans ses sentiments par le comportement ambigu des deux hommes, ne s'affranchit pas moins de la domination du mâle afin d'affronter seule la lutte quotidienne pour la survie. »



Mario Monicelli

Né à Viareggio en Toscane en 1915, Mario Monicelli étudie l'histoire et la philosophie en fréquentant les universités de Pise et de Milan. Très jeune, il collabore à des revues littéraires et, en 1935, il dirige un long métrage (en 16 mm), *I ragazzi della via Pal*, et un court métrage (toujours en 16 mm), *Il cuore rivelatore*. À partir de 1936, il travaille comme assistant des réalisateurs Machaty, Genina, Camerini, Bonnard, Poggioli... Entre 1940 et 1966, il collabore à une quarantaine de scénarios de comédies, mélodrames et films d'aventures. En 1949, il dirige avec Steno son premier film : *Au diable la célébrité* (*Al diavolo la celebrità*), une comédie à sketches écrite par les deux réalisateurs (Monicelli collaborera toujours aux scénarios de ses films). Ils réalisent ensemble encore sept films comiques, dont quatre sont parmi les plus originaux du populaire Totò : *Totò cherche un appartement* (*Totò cerca casa*, 1949) ; *Gendarmes et Voleurs* (*Guardie e ladri*, 1951) – prix du scénario au festival de Cannes – ; *Totò e i re di Roma* (1951) ; *Totò e le donne* (1952).

En 1953, Monicelli dirige son premier film sans Steno, *Totò e Carolina* (1955), une satire de l'indifférence des biens pensants qui aura maille à partir avec la censure. Après un mélodrame social adapté d'un roman de Grazia Deledda, *Du sang dans le soleil* (*Proibito*, id.), il donne à Alberto Sordi un de ses premiers personnages d'antihéros dans *Un eroe dei nostri tempi* (id.) et lance Elsa Martinelli dans une comédie rose *Donatella* (id., 1956). En 1958, il tourne un des films cultes du cinéma transalpin : *Le Pigeon* (*I soliti ignoti*), film pivot de la « comédie à l'italienne », génial mélange de talents comiques appartenant à diverses générations Totò, Memmo Carotenuto, Vittorio Gassman, Tiberio Murgia ; il introduit aussi dans le film Marcello Mastroianni, Claudia Cardinale et Renato Salvatori. Le succès est considérable et fait de Monicelli une des valeurs sûres du cinéma italien

Avec *La Grande Guerre* (*La grande guerra*, 1959) – lion d'or à Venise –, le cinéaste compose une fresque démythifiante et polémique de la Première Guerre mondiale, vue avec humour et réalisme en se plaçant du côté des simples soldats. Après une comédie amère, *Larmes de joie* (*Risate di gioia*, 1960), et l'épisode «Renzo e Luciana» de *Boccace 70* (*Boccaccio '70*, 1962), il dirige une autre fresque sociale et historique ambitieuse et acide, *Les Camarades* (*I compagni*, 1963) sur les premières grèves à Turin à la fin du XIX^{ème} siècle. Il poursuit sa carrière en se moquant avec finesse du « glorieux » Moyen Âge dans *L'Armée Brancaleone* (*L'armata Brancaleone*, 1966) et dans sa suite *Brancaleone s'en va l'aux croisades* (*Brancaleone alle crociate*, 1970).

Il dirige ensuite des films très différents mais toujours personnels : la farce politique brûlante, *Nous voulons les colonels* (*Vogliam e i colonnelli*, 1973) ; une satire de mœurs, *Romances et Confidences* (*Romanzo popolare*, 1974) ; une comédie loufoque, *Mes chers amis* (*Amici miei*, 1975, suivi d'un deuxième volet en 1982) ; un drame bourgeois, *Caro Michele* (1976) ; une tragédie caustique, *Un bourgeois tout petit petit* (*Un borghese piccolo piccolo*, 1977) ; une comédie folklorique sur les combats de catch féminin, *Rosy la Bourrasque* (*Temporale Rosy*, 1980) ; une satire pleine d'ironie des films enquête avec caméra cachée, *Chambre d'hôtel* (*Camera d'albergo*, 1981) ; une comédie-bouffe située dans la Rome pontificale du début du XIX^{ème} siècle, *Le marquis s'amuse* (*Il marchese Del Grillo*, 1982) et une étude douce-amère sur les névroses d'un écrivain, *Le Mal obscur* (*Il male oscuro*, 1990). En 2006, âgé de plus de 90 ans, il adapte avec *Le rose del deserto* le livre de Mario Tobino, *Il deserto della Libia*, récit que Dino Risi avait également porté à l'écran sous le titre *Le Fou de guerre* (1985). L'œuvre de Monicelli, abondante et haute en couleurs, possède une rare cohérence esthétique et idéologique. Le cinéaste, malade, se suicide à Rome en 2010.

Dossier préparé par Jean A. GILI

Retrouvez *Larmes de Joie* sur www.acaciasfilms.com